

Suite et fugue pour divers instruments, un chien et un chat

Jean-Paul BEINE

Dans le récit de ce fait divers, on présente le triste héros comme interprétant la violence à l'instar de l'artiste qui interprète ou exécute une partition. La question que pose cette histoire est celle de son auteur, celui qui écrit la partition, ou encore en quel lieu s'est-elle écrite ?

(33) Il est debout, au pied du lit, la hache au bout du bras. Il attend. Depuis de longues minutes il se convainc de la nécessité de son geste. Ce n'est pas la première fois qu'il passe ainsi des heures, au pied du lit où dort sa femme. Les autres fois, il a fini par s'en aller et ranger la hache dans sa cachette, derrière des livres de la bibliothèque.

A présent, il reprend une fois encore toutes ses raisons : demain c'en sera fait, ses escroqueries seront découvertes, le contrôleur aux comptes a pris rendez-vous, il viendra. Plus possible de cacher le trou dans la caisse. Et pourtant, ça avait si bien marché : ne pas verser les cotisations aux organismes assureurs. Depuis combien de temps ? Il ne sait plus, des années sûrement. Et au bout du compte, ça fait des millions. Ces millions bien (34) nécessaires pour assurer son train de vie. Rien d'extraordinaire, mais autrement, il gagnait si peu. Il a pu offrir ainsi à sa femme et ses deux enfants une vie sans soucis matériels. La maison, les voyages, les restaurants et puis son inscription au club de golf, son entrée dans le monde qui n'aurait pas été le sien sans cet argent. Il était connu, à tu et à toi avec les gens riches.

Demain tout cela s'effondrera. Convaincu de détournement, c'est la prison. Que laissera-t-il derrière lui ? Sa femme désemparée, sans argent, la honte, la ruine, la déchéance pour les enfants, montrés du doigt... ce n'est pas possible.

Il y a des jours, des semaines, qu'il pressent cette découverte, cette chute, alors la seule solution lui est apparue : tuer tout le monde et se tuer après. Sa

femme et les enfants auront leur vie interrompue en pleine insouciance, en plein bonheur, c'est tout ce qu'il peut leur offrir encore. Mais pas n'importe comment. Organiser la mise en scène d'une disparition. Ne rien laisser derrière soi. C'est pour ça, d'ailleurs, la hache. Il ne faut pas se faire remarquer par un achat extraordinaire. Il n'a pas d'arme et il ne peut se permettre d'acheter un fusil ou un revolver ; ça laisserait des traces, on s'en souviendrait. Alors, il a cherché dans la maison ce qui pourrait servir et qui était là depuis toujours. La hache à couper le petit bois est apparue l'instrument adéquat.

Alors il est là au pied du lit avec la hache qui lui pend au bras. Il remue toutes ses idées et ça ne va pas, il n'est pas prêt. Pourtant demain tout sera découvert.

Sur la table de nuit, à côté de sa femme qui dort paisiblement, il y a un réveil digital, un de ces réveils qui marquent l'heure sur une petite plaquette qui se rabat sur la précédente à chaque minute. Il est six heures cinquante-neuf. Sa femme fait sonner son réveil peu après sept heures. Il hésite encore. Et puis, clac !, la plaquette du 7 tombe avec son petit bruit et c'est là dessus qu'il frappe. Clac !, de toutes ses forces il abat la hache sur la tête de sa femme, qui ne s'est pas réveillée. Il frappe et refrappe. Le nombre de coups n'a pas d'importance. La tête n'est plus qu'une masse informe sur l'oreiller tout rougi de sang. Il y a de la cervelle qui met sa couleur plus claire, presque nacré, et puis des bulles d'air qui crèvent à l'endroit où était la gorge.

(35)« Maman, maman ! » : la cavalcade des enfants qui se sont réveillés dans leur chambre et qui accourent. Vite, il les précède, ferme la porte : « Chut, laissez dormir maman, qui est fatiguée, allez, sur la pointe des pieds, déjà prendre votre bain ». Avec des rires étouffés, les deux gamins dévalent l'escalier vers la salle de bains.

Le temps pour lui de commencer son ménage. Emballer le corps dans les draps, puis glisser le gros paquet ainsi constitué dans de grands sacs poubelles en plastique gris. Laver le sang, ce sera pour plus tard.

Les enfants, maintenant. Avec eux ce sera plus facile et tout est déjà prêt dans la salle de bains. « Alors, les enfants, on s'amuse bien avec la mousse ? » Ils ont fait couler le bain eux-mêmes et ont ajouté du bain moussant : ils s'en font des barbes, de drôles de cheveux sur le sommet du crâne. Ils jouent, sans savoir, comme toujours ; c'est bien comme ça. Le sèche-cheveux est prêt. Il le branche et derrière le dos des gamins, le laisse tomber dans l'eau... Rien ! Les enfants continuent à jouer, à rigoler. Pas d'électrocution, pas de court-circuit même. Il ne comprend pas. Lors de la reconstitution, un inspecteur un peu électricien donnera la raison savante pour laquelle ça n'a pas marché.

Panique. La première panique depuis sa mise en train. Que faire ? Qu'improviser ? La situation lui donne une idée... : « Les enfants, on va jouer à celui qui garde la tête le plus longtemps sous l'eau »... Ouais ! Cris, enthousiasme. Ils plongent sous la surface mousseuse et le père fait mine de chronométrer. Son idée est simple : il faut qu'ils s'épuisent d'eux-mêmes en jouant et alors, les noyer sera plus facile.

Ils ont refait surface, plusieurs fois, les yeux plissés, de plus en plus rouges. C'est le moment : une main sur leur tête qui les pousse fermement sous l'eau. Ils gigotent. Il faut tenir bon quelques minutes. Après coup, il dira que c'est le souvenir le plus effroyable : « Mes enfants ont réalisé que leur père les

tuait ».

Mais c'est vite fait.

Alors, c'est le travail qui prend toute la place, tout le temps. Avec méthode, il faut tirer les corps de l'eau, les sécher, puis les glisser dans d'autres sacs poubelles. Bien les ficeler. Les laisser dans un coin pour la suite.

(36) Il y a encore le chien et le chat. Comment il les attrapera, les maîtrisera pour les noyer à leur tour dans la baignoire, il ne le dira pas. Simplement que les deux animaux familiers auront aussi leur place dans les sacs.

Le ménage, plus à l'aise maintenant ; effacer les traces de sang, rassembler les linges déchirés, souillés, la hache. Tout cela dans plusieurs sacs. Les glisser dans le coffre de la voiture qui stationne devant la porte est sans problème et sans témoin.

Il se charge encore d'une pelle et prend le chemin du petit bois « où l'on allait souvent tous ensemble se promener les dimanches ». Et là, il enterre femme, enfants, chien et chat, égalise le terrain, répand des feuilles. La disparition est en bonne voie.

A son tour, maintenant. Il est moins pressé, tout à coup. Il rentre chez lui, se change, va dîner au club, où il salue l'une ou l'autre de ses riches connaissances. Il dîne sans que l'on remarque quelque chose de particulier.

Le lendemain, il est décidé, il part. Toujours dans l'esprit de laisser derrière soi un vide, une absence sans réponse. On dira : « Ils ont disparu ».

Il prend la route du Sud avec quelque argent. Il ira jusqu'en Italie, clore son dernier acte.

Mais avant cela, à moins de 100 km de chez lui, il s'arrête dans un petit village, un tout petit village oublié, où il va frapper à la porte de Madame K. Madame K, il ne l'a vue qu'une fois auparavant. C'est sa mère. Enfin, sa mère de naissance, comme on dit, car il a été adopté et a été élevé dès ses premiers jours par un couple généreux. Ses parents ont répondu à toutes ses questions quand elles venaient. Il a ainsi appris qu'il était adopté et qu'il était né d'une mère inconnue, qui n'avait pu s'occuper de lui. Ce n'est qu'à l'âge adulte, avant de se marier, qu'il a poussé son enquête plus loin. Il a été sur le lieu de sa naissance, a obtenu de compulsor les registres et a lu le nom de sa mère, Madame K. La consonance étrangère du nom, l'endroit de la clinique près d'un grand port de mer, lui ont fait imaginer une mère étrangère, slave ou balte, qui ne s'était arrêtée dans le pays que pour accoucher avant de reprendre le paquebot ou autre bateau qui l'avait emmenée au loin. Là dessus, il avait pu se marier en paix et ce n'est que des années plus tard, alors que sa famille s'était constituée et qu'il l'avait (37) confortablement installée grâce à ses tricheries comptables, qu'il s'était retrouvé, au hasard d'un voyage de travail, devant ce nom, K. Et il avait appris que ce nom était très commun dans la région. Il ne lui avait pas fallu longtemps pour trouver le numéro de téléphone d'une Madame K. Il s'était présenté et avait raconté son histoire ; la femme a dit que c'était elle sa mère et ils ont convenu d'un rendez-vous. Et là, il a appris sa véritable histoire. Sa mère était la fille d'un notable de la région et s'était retrouvée enceinte toute jeune fille. L'histoire ne dira jamais le nom du père. Quoi qu'il en soit, l'opprobre lié à cette grossesse avait conduit la jeune femme à passer la fin de sa grossesse dans cette ville du Nord du pays, bien loin de son village, près du grand port. Là, elle avait accouché d'un garçon qu'elle avait de suite

abandonné. Mais elle n'avait pas quitté la maternité et y avait passé plusieurs années d'études pour devenir accoucheuse, sage-femme quoi ! Alors, elle était revenue au village, où elle avait pu exercer son ministère, accouchant les enfants des autres. Son père était mort rapidement et elle restait avec sa mère, jeune, puis vieille fille. Voilà ce qu'elle lui avait raconté, au moment où elle avait pris sa retraite, terminant ses jours à côté de sa mère, comme deux vieilles femmes.

Il ne l'avait plus jamais vue. « On n'avait plus rien à se dire. »

Mais le jour de son grand départ, il a détourné sa route pour frapper une nouvelle fois à cette porte. Elle l'a reçu, se rendant bien compte, dira-t-il, que quelque chose s'était passé. Il lui a raconté son histoire, enfin une histoire : la mort dans un accident de sa femme et de ses enfants, son désespoir et son intention de disparaître à l'étranger.

Puis il avait repris la route. En ligne droite il avait pris toutes les autoroutes qui vont vers le Sud, dînant à l'occasion dans les restaurants. Et puis, après un ou deux jours, il est arrivé au bout de la route, là où la terre s'arrête, là où pour continuer, il aurait fallu prendre un bateau.

Il a décidé que ça suffisait et que c'était le bon endroit. D'ailleurs, il n'avait plus d'argent. Il a arrêté sa voiture en bord de route, a embouché au tuyau d'échappement un flexible en caoutchouc qu'il a introduit dans l'habitacle, le coinçant par une vitre relevée. Il s'est installé au volant, a fait tourner le moteur et a attendu.

(38) Il pensait s'asphyxier en douceur. Mais, avouera-t-il, le gaz d'échappement est terriblement irritant. Il s'est mis à tousser, à pleurer et très vite, n'y tenant plus, il a ouvert la portière et a coupé le moteur.

Que faire alors ? Il a choisi de ne plus rien faire. Il s'est allongé à côté de sa voiture et a attendu. Il se souvient d'avoir compté le passage de plusieurs dizaines de voitures et après plusieurs heures, c'est une voiture de police qui s'est arrêtée. Les carabiniers lui ont expliqué qu'il était normal qu'eux seuls se soient arrêtés car la région était si dangereuse, si infestée de bandes de malfaiteurs que personne, en voyant un homme couché près de sa voiture, n'aurait osé porter secours, ne doutant pas de tomber dans un piège.

Les carabiniers l'ont conduit dans leur caserne. L'ont écouté, réconforté. Ils se sont cotisés pour lui donner les quelques centaines de milliers de lires nécessaires pour remonter tout en haut, dans son pays. Ils ont aussi prévenu la police de ce pays, mais ils ont laissé partir l'apparent désespéré.

Du retour, on en saura encore moins. Sinon qu'il s'est à nouveau arrêté dans le petit village pour y voir madame K. La porte était de bois. Un voisin est venu lui dire que « les deux dames étaient parties, qu'elles avaient déménagé ». Il a compris à ce moment que sa mère savait tout.

Il est revenu dans sa ville. Il a brisé les scellés que la police avait mis à sa porte, signe que l'on s'était inquiété de sa disparition et peut-être effet du rapport des carabiniers.

Il a ensuite un peu erré, il a été trouver un ami qui était prêtre, à qui il s'est confessé et il en est reparti avec le conseil de se livrer à la police.

Il est entré chez lui, s'est allongé sur la table de la cuisine et a ouvert les robinets du gaz de la cuisinière. Et il a attendu.

Le lendemain matin, des policiers venaient l'arrêter. Il vivait toujours, car le gaz plus lourd que l'air était accumulé au plancher, a-t-il expliqué, après coup.

Il a été un prisonnier modèle. Malgré l'avis de psychiatres qui ne lui reconnaissaient pas de maladie mentale grave, il a été interné.

Et plus personne n'en a entendu parler.